



Du Bulletin de la Société préhistorique française à Jean Auel : un exercice de style

Sophie A. de Beaune

► To cite this version:

Sophie A. de Beaune. Du Bulletin de la Société préhistorique française à Jean Auel : un exercice de style. Sophie A. de Beaune. Chasseurs-cueilleurs. Comment vivaient nos ancêtres du Paléolithique supérieur. Méthodes d'analyse et d'interprétation en Préhistoire, CNRS Editions, pp.247-260, 2007. halshs-00524831

HAL Id: halshs-00524831

<https://shs.hal.science/halshs-00524831>

Submitted on 8 Oct 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chasseurs-cueilleurs

Comment vivaient nos ancêtres
du Paléolithique supérieur

Méthodes d'analyse
et d'interprétation en Préhistoire

Sous la direction de
Sophie A. de Beaune

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 PARIS

Avec le soutien de la **Rhône-Alpes**^{Région}
et du Centre d'Étude et de Recherche sur l'Occident Romain
Université Jean Moulin – Lyon III

Du *Bulletin de la Société préhistorique française* à Jean Auel

Un exercice de style

Sophie A. DE BEAUNE

Le préhistorien dispose de plusieurs moyens de faire connaître son travail : le publier dans des revues spécialisées qui ne s'adressent qu'à ses pairs ; en vulgariser les résultats à l'intention d'un public plus large, sans s'attarder sur la démarche qui les a produits ; opter pour le medium plus riant de la fiction romanesque.

Ces trois modes de publication correspondent à trois modes de transmission des connaissances, où les procédés d'écriture diffèrent. J'entends cependant montrer ici que ces différences ne sont que de degré.

DE LA PUBLICATION SPÉCIALISÉE...

L'article destiné aux pairs est, en Préhistoire du moins, rédigé dans une langue exempte de toute recherche stylistique ; on se veut « objectif », les adjectifs appréciatifs sont le plus possible évités. En un mot, le chercheur, fidèle en cela à une conception poppérienne de la démarche scientifique, écrit sous le contrôle de la communauté des pairs et se soumet au risque de la réfutation. Est-il si sûr cependant qu'il y parvienne ? Les tenants de la *New Archeology* n'en doutaient pas, mais je crains que le ver de l'irréfutabilité ne se glisse très tôt dans la pomme du discours préhistorique. Savoir si l'on peut considérer l'archéologie préhistorique comme une science au sens poppérien est une question dont j'ai déjà débattu ailleurs (Beaune, 2007).

Alain Gallay s'est lui aussi posé ce genre de question et a souligné le tiraillement que peut ressentir l'archéologue, qui oscille constamment entre deux activités : « d'une part la mise en évidence et la description méticuleuse et obsessionnelle des faits matériels [...], d'autre part la présentation d'explications anthropologiques et historiques censées rendre compte de tous les aspects de la vie des hommes d'autrefois » (Gallay, 1995, p. 9).

Ce que je tiens à faire remarquer pour ma part est que le corps de l'article spécialisé n'a pas le même statut scripturaire que la conclusion. Si détaillé qu'il puisse être, il n'est en général que descriptif. On y livre un corpus, on décrit des objets, on risque éventuellement de prudentes comparaisons et quelques statistiques, mais tout cela n'est au fond qu'un travail de laborantin. L'auteur ne devient un chercheur à proprement parler que dans la conclusion, laquelle est presque toujours, même à son insu, l'amorce d'un récit.

Deux exemples suffiront. L'étude d'Olivier Le Gall sur les vestiges de poisson à la grotte des Églises conclut, après plusieurs pages de description et de décompte d'ossements de saumon, que si dans la zone fouillée les vertèbres thoraciques sont plus abondantes que les vertèbres caudales et si l'atlas et l'axis sont absentes, c'est que la tête des poissons était tranchée après capture et laissée auprès de la rivière, et que les Magdaléniens ont parfois emporté la partie caudale charnue de certains d'entre eux (Le Gall, 1984, p. 175). Mais qu'est-ce que cela sinon la relation d'une succession d'actions se déroulant dans le temps, c'est-à-dire un récit ? Un tout petit récit certes, à l'intrigue toute simple, mais c'est ce récit qui donne tout son intérêt à l'article, et le texte qui précède ne visait qu'à le rendre plausible. Nous sommes passés là du paradigme du modèle au paradigme du récit, pour parler comme les épistémologues qui opposent les praticiens des sciences exactes, fabricants de modèles, et les historiens, pourvoyeurs de récits. Nous voyons que le plus austère des préhistoriens peut difficilement s'empêcher, ne serait-ce que dans la dernière ligne de ses articles, de devenir quelque chose qui ressemble beaucoup à un historien. Et qui, du même coup, ressemble un tout petit peu à un romancier.

Autre exemple, celui de l'étude de Michel Garcia sur les empreintes de pas du réseau Clastres de Niaux. Précis et descriptif, l'article se conclut ainsi :

Voici un scénario que l'on peut imaginer : les visiteurs viennent de l'entrée préhistorique de la Galerie Clastres où les enfants ont laissé des

empreintes dans quelques plaques boueuses, puis ils parviennent dans la partie centrale du réseau ; sur la plage 5, les enfants longent la paroi, l'homme adulte marche au milieu de la galerie et entre eux une femme, grande adolescente ou adulte, marche au bord du banc de sable.

Plage 5, les enfants sautent et franchissent l'eau des gours puis tout le monde monte plage 4. La femme y reste, peut-être avec le plus jeune, alors que les autres redescendent et s'arrêtent à la hauteur de la plage 1. Le groupe ensuite est reparti vers l'entrée préhistorique en passant par les gours du milieu de la galerie.

Garcia et al., 1990, p. 174.

Là, au moins, les auteurs avouent qu'ils « imaginent » un « scénario », c'est-à-dire une petite histoire, même réduite à une seule scène au demeurant charmante. C'est ce résultat qui nous intéresse et on imagine sans peine que c'est à ce récit qu'ils voulaient parvenir, et l'article perdrait sans lui une grande partie de sa raison d'être.

De même, l'expérimentateur qui propose en conclusion la reconstitution d'une chaîne opératoire particulière devient aussi narrateur. Il en est ainsi encore lorsque l'on tâche de comprendre la place d'un site dans un ensemble régional ou chronologique ou bien de resituer telle ou telle production technique, sociale ou esthétique dans un ensemble donné.

Certains auteurs cherchent à donner plus de vie encore à leurs résultats. Lorsqu'elle imagine la circulation des coquillages, Yvette Taborin évoque des visiteurs de passage laissant quelques parures à leurs hôtes ou des jeunes épousées en route avec leurs bijoux vers le campement de leurs beaux-parents. Elle infère de cette aimable fiction « la reconnaissance et la pratique des liens de fraternité entre groupes, tellement indispensables à la sécurité et à la survie d'un groupe de chasseurs » (Taborin, 2004, p. 70). Là, l'intrigue est plus complexe qu'une simple histoire de pêche ou que les batifolages de garnements pataugeant dans la gadoue. Nous sommes cette fois incontestablement passés du côté de la fiction narrative, mais la différence avec nos deux exemples précédents n'est que de degré.

Fort bien nous dira-t-on, mais si importantes et si attrayantes parfois que soient les dernières lignes de nos articles, c'est tout ce qui précède qui fait de nous des scientifiques, et qu'on ne dise pas que là, nous racontons des histoires. Est-ce si sûr ? Lorsque Nicole Pigeot propose le remontage d'un nucléus, que fait-elle sinon dire que l'objet lui-même, dans toute sa brute matérialité, raconte une histoire. Car recomposer un nucléus, remonter un puzzle à trois dimensions, c'est

bel et bien suggérer une séquence d'actes s'étant déroulée dans le temps. Et c'est bien ainsi que les narratologues définissent un récit. Le modèle lui-même est ici devenu un récit.

Et même lorsque, plus modestement, nous nous en tenons à la description de faits que nous croyons matériels, sommes-nous si objectifs que nous le proclamons ? Dès l'instant où le chercheur sélectionne les caractères qui lui paraissent pertinents pour en faire l'étude, il doit faire parler les données : les *choses* que nous exhumons ne deviennent des *objets* archéologiques que pour autant que nous les avons transformés en *documents*. Mais c'est le regard que nous portons sur eux qui opère cette transformation. Et ce regard est riche de toute l'histoire de la discipline. Ce n'est pas pour rien que nous voyons aujourd'hui plus de choses que nos prédécesseurs, au point de juger utile, à l'occasion, de fouiller dans les déblais qu'ils avaient méprisés : derrière l'œil qui voit, il y a l'œil qui pense, et cet œil-là ne pense que dans la mesure où il se raconte un peu des histoires. Les objets ne sont pas lisibles d'eux-mêmes, il faut les faire apparaître comme tels. On voit ici à quel point il serait erroné d'opposer une phase d'observation, qui serait objective à une phase d'interprétation qui serait plus subjective. L'observation est déjà une interprétation, la différence étant peut-être que le sujet qui interprète est alors un sujet collectif, à savoir l'ensemble de la communauté scientifique, qui, à un moment donné de son histoire, tient tel ou tel trait pour digne ou non d'être relevé.

...À LA LITTÉRATURE DE VULGARISATION...

Passons maintenant à ce qu'on appelle la littérature de vulgarisation. La définition la plus simple de ce qu'on entend par là est peut-être celle du Dr Verneau qui précise, à propos de son *Enfance de l'Humanité*, paru en 1890, que son ouvrage n'est « ni un roman, ni un livre ne pouvant être lu que par des spécialistes » (Verneau, 1890, p. VIII, cité par Coye, 2000, p. 206). Il revendique la rigueur scientifique tout en se voulant accessible au plus grand nombre de lecteurs.

Comment parvient-on à réaliser cette double ambition ? Ayant moi-même tâté du genre (Beaune, 1995), je vais présenter brièvement les objectifs que je m'étais fixés et les moyens que je m'étais donnés pour les atteindre.

Mon intention était de 1, restituer à l'usage du néophyte des connaissances scientifiques « nettoyées » de toute la « cuisine » interne scientifique ; 2, lui présenter du concret, et enfin 3, faire « revivre » les hommes du passé sans toutefois tomber dans le piège de la généralisation.

S'agissant du premier point, je n'ai gardé que les résultats obtenus, sans détailler les circonstances de leur obtention. Des publications consultées, je n'ai donc conservé que les quelques lignes « narratives » de leurs conclusions. C'était du reste une exigence de l'éditeur. Pour mettre ma conscience en paix, j'ai tout de même mis à la disposition du lecteur une bibliographie la plus détaillée possible, tout en respectant les exigences du même éditeur (en note renvoyant à une bibliographie finale en plus d'une bibliographie générale).

Quant au deuxième point, ce ne fut au fond qu'une affaire de syntaxe. Dans notre prose professionnelle, l'homme paléolithique apparaît essentiellement dans la position du complément d'agent, le rôle du sujet étant tenu par les documents archéologiques sur lesquels nous nous penchons, ce qui donne à nos phrases la tournure de base suivante : cet objet (que j'ai pris tant de peine, cher lecteur, à décrire et à analyser à ton intention), a été utilisé de telle et telle manière par les Magdaléniens de la Grotte Une Telle. Mon travail d'écriture a consisté à faire passer ce genre de phrase de la voie passive à la voie active : Les Magdaléniens (sujet) ont utilisé de telle et telle manière ces silex (objet) (et si tu souhaites, cher lecteur, savoir ce qui me permet de l'affirmer, va consulter la bibliographie).

C'est ainsi que j'ai écrit à propos des vertèbres de saumon de la grotte des Églises :

[...] abandonnant la tête des poissons au bord de l'eau, les pêcheurs n'ont rapporté au campement que les corps. Puis, après les avoir accommodés dans la grotte, ils ont emporté la partie caudale de certains salmonidés. Celle-ci aura sans doute été fumée ou séchée au-dehors, lors d'une expédition loin de la grotte, ou bien conservée pour n'être dégustée que plus tard, dans l'habitat principal [...]

Beaune, 1995, p. 98.

On voit donc que je n'ai fait en réalité que rendre explicite ce qui était implicite dans l'article scientifique.

Pour honorer le troisième point, j'ai nuancé toutes les affirmations pour indiquer au lecteur que ce qui est vrai à tel moment ou tel endroit n'était pas forcément vrai toujours et partout. Ce sont des formules du type : dans tel site, à telle époque, les hommes ont fait ceci ou cela...

Au bout du compte, mes phrases avaient donc un sujet (l'homme du Paléolithique, héros du livre), un complément d'objet (les documents archéologiques dont l'élucidation est le pain quotidien de notre métier) et des compléments circonstanciels en nombre assez élevé (trop élevé au goût de l'éditeur, qui s'est cependant laissé faire).

Ce genre de travail grammatical a, je crois, des chances de rendre la lecture des faits archéologiques moins douloureuse au néophyte, mais, comme dit Jean-Claude Gardin quand il se désole que nos restitutions du passé n'aient qu'une valeur « tristement "locale" », il ne permet pas de parvenir à « des tableaux aussi riches qu'on l'aimerait des modes de vie ou des pensées propres aux sociétés anciennes » (Gardin, 1995, p. 29).

On peut conclure de tout ceci qu'au fond, il n'y a que très peu de différences autres que grammaticales entre une publication scientifique (ou du moins ses dernières lignes de conclusion) et sa publication sous forme vulgarisée. Je parle bien entendu de la littérature de vulgarisation due à des auteurs dominant leur sujet. Lorsque le sujet n'est pas dominé, on arrive bien sûr à des résultats détestables. Pensons par exemple, bien qu'il ne s'agisse plus d'écriture, au film de Jacques Malaterre intitulé *Homo sapiens*, diffusé sur France 3 en janvier 2005 où le fantasme vulgaire le dispute à une évocation désuète digne de Victor Hugo : « Lorsqu'avec ses enfants vêtus de peaux de bête, échelvé, livide au milieu des tempêtes... ».

...ET AU ROMAN PRÉHISTORIQUE

Au risque d'en choquer certains, je vais essayer de montrer qu'au fond, le roman préhistorique ne diffère de la littérature scientifique et de la littérature de vulgarisation que par une différence de degré supplémentaire.

On peut distinguer deux grandes catégories de « fictions préhistoriques » qui diffèrent par leurs objectifs mais qui sont soumises à des contraintes analogues.

La première catégorie comprend les fictions écrites par un archéologue qui utilise l'outil littéraire pour rendre compte des acquis de la connaissance scientifique. On peut parler ici de roman « appliqué », et Claudine Cohen fait remarquer qu'il est significatif que certains des pré-

historiens qui ont mis en récit leurs découvertes sous une forme romanesque l'ont souvent fait sous le couvert d'un pseudonyme (Cohen, 1999, p. 215). L'un des plus anciens romans de ce type a été publié par Max Bégouën en 1935. Citons, dans un autre genre, la bande dessinée réalisée par Alain Gallay avec André Houot en 1992. Comme il l'a expliqué, Alain Gallay a privilégié l'un des scénarios possibles pour rendre compte de changements culturels observés à travers les vestiges archéologiques (Gallay, 1995). Une des hypothèses avancées par Alain Gallay en tant que préhistorien, devient ainsi le *thème* du récit.

Dans la seconde catégorie de fiction préhistorique, le romancier, qui n'est pas archéologue, privilégie le romanesque et s'intéresse à l'histoire d'un ou de plusieurs personnages qui évoluent dans un cadre préhistorique. Les faits préhistoriques ne sont plus ici le *thème* du récit, mais seulement son *cadre*.

Il existe bien entendu de très mauvais romans préhistoriques mais il va de soi que seule nous intéresse ici ce que l'on peut considérer comme de la « bonne littérature historique », c'est-à-dire une construction romancée qui a « le double mérite de s'appuyer sur les acquis de la recherche scientifique et de les prolonger par les artifices de la création littéraire... » (Gardin, 1995, p. 30).

Je prendrai ici l'exemple de la saga en 5 volumes de l'écrivain américaine Jean Auel, *Les Enfants de la Terre*, qui fait parcourir à la jeune Ayla un périple de plusieurs années depuis ses plaines russes natales jusqu'au bassin aquitain (Auel, 2002).

Que ces acquis scientifiques interviennent comme le *thème* du roman ou qu'ils n'en soient que le *cadre*, la mise en forme de l'histoire se doit d'être le plus proche possible de la plausibilité. L'obstacle principal « réside dans le désir contradictoire de vouloir concilier le respect du passé avec la liberté de création fictionnelle » (Couegnas, 1986, p. 18, cité par Stoczkowski, 1995, p. 35).

Pour le surmonter, l'auteur, qu'il soit préhistorien ou romancier, va utiliser les données environnementales et les données archéologiques et les compléter avec des données ethnographiques et expérimentales. Alain Gallay a bien montré comment ces données appartiennent à des cercles comparatifs allant du particulier au général (Gallay, 1995). Ce sont :

- des références locales concernant le contexte topographique et géographique et la végétation ;
- des références régionales regroupant les connaissances acquises sur la Préhistoire de la région concernée : elles concernent les techni-

ques, l'économie, l'architecture, le vêtement, la parure et ce que l'on peut supposer des croyances religieuses ;

– des références ethnographiques permettant de se faire une idée de l'organisation sociale. En suivant cette démarche, nous admettons qu'il existe dans notre monde certaines régularités concernant l'organisation sociale, ce qui pourrait être critiqué et jugé trop réductionniste.

Si l'on cherche à retrouver ces trois niveaux de référence dans *Les Enfants de la Terre* de Jean Auel, on s'aperçoit que l'auteur a scrupuleusement respecté les références locales. Ses descriptions comportent des détails sur la faune et la flore, parfois même sur la géologie. Ainsi, sa présentation de la steppe herbeuse de la plaine russe et de sa faune semble sortir tout droit d'une monographie archéologique (*Le Clan de l'Ours*, p. 90-91). Son souci d'exactitude est tel qu'il semble même qu'elle craint parfois d'être accusée de généralisation abusive. Ainsi, à propos de l'habitat en grotte, elle se sent tenue d'expliquer que : « tous les hommes des Cavernes ne vivaient pas dans ce type d'habitat. Ils habitaient aussi dans des habitats construits en plein air. Malgré tout, les caches naturelles creusées dans le rocher avaient à leurs yeux une valeur inestimable, surtout pendant la saison froide » (*La Vallée des Chevaux*, p. 539). Ce genre de précaution oratoire est un peu l'équivalent des compléments circonstanciels que je me suis imposés, et, à mon avis, Jean Auel aurait pu s'en dispenser. Mais ces scrupules l'honorent.

Jean Auel puise ses références régionales dans les connaissances actuelles sur les sites du début du Paléolithique supérieur, d'abord en Russie et en Europe centrale, puis dans le Sud-Ouest de la France.

Il en est ainsi de sa description de la grande habitation collective du Camp du Lion (*Les Chasseurs de Mammouths*, p. 857 et 865-867). On découvre l'habitation par les yeux d'Ayla au fur et à mesure qu'elle s'en approche et qu'elle la parcourt. Il est évident qu'à ce moment de la rédaction, l'auteur avait sous les yeux toute une documentation sur les habitats du complexe de Kostienki-Avdeevo et en particulier de l'habitation du niveau I de Kostienki I et de l'habitation de Kostienki IV, mais aussi des cabanes de Mezirich et de Mezin (Ukraine). On y retrouve l'aspect extérieur en tertre, les différents éléments surmontant le toit, la voûte faite de défenses de mammouths croisées fixés dans un manchon, les pièces surcreusées avec un foyer en leur centre, l'alignement des pièces le long d'une rangée de foyers, le pseudo-ensemble musical de Mezin.

Le caractère lacunaire des données archéologiques oblige l'écrivain à compléter sa documentation en puisant dans le registre

ethnographique. La dimension narrative intervient pour décrire tout ce qui ne se conserve pas : vêtements, outils et provisions suspendus à la charpente en os de mammoths, litières faites de fourrures amoncelées le long des parois, tentures et rideaux en peaux de mammoth qui ferment les issues et découpent l'espace...

Le troisième niveau des cercles comparatifs concerne les références ethnographiques qui permettent de se faire une idée de l'organisation sociale.

Un seul exemple tout à fait remarquable montrera comment l'auteur tente de restituer les mécanismes qui régissent les liens sociaux entre les individus chez les premiers hommes modernes. On se souvient de l'étonnante double sépulture d'enfants mise au jour en 1969 par O.N. Bader à Sungir' en Russie. Les enfants étaient étendus sur le dos tête contre tête dans une étroite fosse, longue de trois mètres et reposaient sur une couche d'ocre rouge de part et d'autre de deux longues lances en ivoire de mammoth. Ils étaient accompagnés d'un riche mobilier (javelots, poignards, rondelles ajourées, figurines de cheval en ivoire, bâtons percés) et parés de milliers de perles d'ivoire et de nombreuses canines de renard.

Pour expliquer la quantité de parure et la présence des lances en ivoire, Jean Auel imagine que ces enfants, destinés à devenir chefs, devront donner des preuves de leurs rangs une fois parvenus dans le monde des Esprits. Usant de sa liberté d'écrivain, elle a opté pour une hypothèse *invérifiable mais crédible*.

Plus fascinant est ce qu'elle entreprend pour justifier la position des enfants dans la tombe : elle fait dire à l'un des sages de la communauté que les enfants vont voyager jusqu'au monde des Esprits et que « s'ils se réveillaient côte à côte ils pourraient oublier qu'ils sont frère et sœur et s'accoupler par erreur [...]. Tête contre tête, ils peuvent s'encourager durant le Voyage, sans toutefois se tromper sur leurs liens à leur arrivée de l'autre côté » (*Les Chasseurs de Mammouths*, p. 1337-1339).

Cette explication est là encore plausible puisque les ethnologues ont montré l'universalité de l'interdit de l'inceste, mais elle ne recoupe aucun fait archéologique. Est-ce vraiment l'important ? ; car, après tout, cette idée est une fort belle trouvaille romanesque. L'auteur fait ici coup double : elle se prononce sur un fait archéologique qui nous intrigue tous, et elle le fait en bonne romancière. Nous serions donc malvenus de la juger ici sur des critères autres que littéraires.

Elle est moins convaincante quand elle imagine que ni les Néandertaliens ni les premiers hommes modernes ne font le lien entre l'acte sexuel et la procréation. Supposer une telle lacune est d'autant plus curieux que Jean Auel prête par ailleurs à ces hommes du début du Paléolithique supérieur une parfaite compréhension de leur environnement végétal et animal. De plus, il n'existe pas de société connue qui n'ait fait ce rapprochement. Mais cela tient peut-être à ce que sa documentation ethnographique sur ce point est un peu datée.

Par ailleurs, l'écrivain doit donner une dimension psychologique à ses personnages et c'est assurément là qu'il est le plus souvent fautif car le risque de dérapage ethnocentrique est fort. Jean Auel est ici prudente car, si elle prête des sentiments très contemporains à ses héros, elle garde du recul et fait comprendre au lecteur qu'elle est bien consciente qu'il s'agit d'un anachronisme ou tout au plus d'un ethnocentrisme. Ainsi, dans *Les Chasseurs de Mammouths*, Jondalar est presque constamment jaloux d'un autre homme qui courtise Ayla. Or, l'auteur insiste sur le fait que ce sentiment est étranger à sa culture et que Jondalar lui-même ne comprend pas les sentiments qui l'animent et se croit anormal.

L'écrivain romancier ne peut se contenter de faire évoluer des personnages stéréotypés dans un décor reconstitué qui seul importerait. Lorsque Ayla se livre à une activité quelconque, comme de pêcher ou de chasser, l'auteur ne se contente pas de décrire l'action, mais nous conte par le menu l'état d'esprit de l'héroïne, ses hésitations, ses échecs, ses victoires sur l'animal, etc.

Cette exigence littéraire l'oblige parfois à des complications narratives. Ainsi, il ne suffisait pas de décrire la sépulture de Sungir', mais il fallait encore justifier son apparition dans l'intrigue. Justement, Ayla est guérisseuse, ce qui permet à l'auteur d'imaginer qu'on fait appel à elle pour soigner les enfants. Mais comment expliquer que les enfants soient morts, alors que la guérisseuse n'a jamais jusque-là connu l'échec ? Eh bien, c'est qu'elle est arrivée trop tard pour les guérir et n'a pu qu'assister, impuissante, à leurs funérailles. Moyennant quoi l'histoire se tient, et ce magnifique document archéologique qu'est la tombe de Sungir' a pu figurer dans le roman. Les ficelles sont un peu grosses, mais on pardonne à l'auteur ce passage qui n'a d'ailleurs pas grand'chose à voir avec ce qui précède et ce qui suit, car elle y reconstitue admirablement le déroulement des funérailles, en y ajoutant toute l'atmosphère ambiante, avec mélodées plaintives et battements de tambours.

CONCLUSION

On voit finalement que les trois genres évoqués, quand ils sont pratiqués par de bons ouvriers, doivent obéir à des contraintes comparables, et que la dimension narrative est présente même dans un article scientifique. Évidemment, dans un roman, le fossé se creuse à un moment entre la réalité telle que l'on peut la reconstituer à partir des vestiges archéologiques et la fiction littéraire, mais c'est plus une différence d'habillage stylistique, souvent beaucoup mieux réalisé par les romanciers que par les archéologues, soit dit en passant.

Jean-Claude Gardin oppose « les "faits" établis par la "science" », aux « constructions romancées de l'histoire », qui prolongent ces faits acquis « par les artifices de la création littéraire... » (Gardin, 1995, p. 30-31). Or, nous venons de montrer que les faits eux-mêmes ne sont constitués comme faits qu'au terme d'un travail interprétatif. Les faits « établis » sont ceux que la communauté scientifique, à un certain moment de son histoire, considère comme tels. Et nous avons vu que dans cet établissement même, quelque chose de narratif est déjà présent.

Pour Wiktor Stoczkowski, « il y a peu d'espoir que l'on puisse satisfaire dans le même ouvrage les exigences contradictoires de la rigueur scientifique et de la liberté narrative », l'« art à ambition scientifique » ne pouvant « produire que des visions aussi séduisantes que fallacieuses » (Stoczkowski, 1995, p. 46). On peut lui opposer que notre travail de scientifique consiste précisément à rendre plausible, au prix d'une très grande rigueur, l'ébauche d'une construction narrative.

Enfin, pour Gilles Boëtsch et Jean-Noël Ferrié, la représentation de la Préhistoire qui consiste à « inventer des objets fictionnels » n'a rien à voir avec la connaissance (Boëtsch et Ferrié, 2000, p. 230). Pour eux, la vulgarisation scientifique n'a aucune utilité pédagogique et sert davantage à comprendre le présent qu'à connaître le passé. Mais il ne faudrait pas oublier que notre travail comporte une nécessaire part d'invention, l'important étant que cette part soit contrôlée, et ce n'est pas en la niant que nous la contrôlerons. Rappelons ici la remarque du sociologue Bernard Lahire qui écrit que « toute interprétation sociologique pertinente est une surinterprétation contrôlée » (Lahire, 2005, p. 64).

Il est amusant de constater que Clifford Geertz s'est posé le même genre de question il y a une quinzaine d'années à propos de l'anthropologie sociale et plus spécifiquement de l'ethnographie. Il a remarqué

que, comme en Préhistoire, les « bons textes anthropologiques sont [censés] être neutres, sans prétention » (Geertz, 1988, p. 10). Il note que les écrits purement factuels sont rares en anthropologie, sauf au niveau du compte rendu de terrain ou du relevé topographique, et qu'ils ne sont généralement pas destinés à être publiés. On pourrait faire un parallèle avec le rapport de fouille, qui lui non plus n'est pas destiné à être publié sous sa forme brute. Lorsqu'il aborde la publication ethnographique, il constate qu'il existe une contradiction inhérente à la nature même d'un livre d'ethnographe et il souligne « la bizarrerie qui consiste à élaborer des textes d'aspect scientifique à partir d'expériences largement biographiques, ce que font finalement les ethnographes » (*ibid.*, p. 17). C'est pourquoi il souligne la difficulté qu'il y a pour l'ethnographe à faire un compte rendu distancié et « objectif » et en même temps à traduire ses impressions intimes « subjectives ». C'est ce qui explique que l'ethnographe oscille bien souvent entre les deux. Pour Clifford Geertz, il ne fait pas de doute que l'ethnologue est avant tout producteur de textes, auteur.

Un dernier point reste à évoquer, c'est le statut social des auteurs de ces différentes formes littéraires. On s'aperçoit que, selon que l'on est amateur, étudiant, journaliste, chercheur..., on s'autorise ou non à écrire dans l'un ou l'autre genre ; ce qui revient à dire que ce que l'on écrit est largement conditionné par son statut social. Un chercheur non statutaire aura tendance à se cacher derrière un pseudonyme s'il publie une fiction littéraire pour éviter le risque d'être décrédibilisé auprès de ses pairs. Seuls les chercheurs reconnus, qui ne craignent plus l'opinion de leurs pairs, signeront de leur nom leurs romans. Le degré narratif d'un texte est donc instructif sociologiquement et constitue au moins un marqueur culturel. Et là nous retrouvons la communauté scientifique, avec ses membres à part entière, ses membres postulants, ses exclus ; et nos résultats ne sont avérés que pour autant qu'elle le tient pour tels.

Bibliographie

- AUEL J. [trad. fr.] (2002), *Les Enfants de la Terre I. 1, Le Clan de l'Ours des Cavernes* [1^{re} éd. 1981] ; 2, *La Vallée des Chevaux* [1^{re} éd. 1986] ; 3, *Les Chasseurs de Mammouths* [1^{re} éd. 1986], Paris, Omnibus.
- [trad. fr.] (2002), *Les Enfants de la Terre II. 4, Le Grand Voyage* [1^{re} éd. 1991], suivi de « Le monde des Enfants de la Terre », par J.-P. RIGAUD, Paris, Omnibus.

- [trad. fr.] (2002), *Les Enfants de la Terre. 5, Les Refuges de Pierre*, Paris, Presses de la Cité.
- BEAUNE S. A. DE (1995), *Les Hommes au temps de Lascaux. 40 000-10 000 avant J.-C.*, Paris, Hachette, coll. « La Vie Quotidienne ».
- (2007), « La Préhistoire est-elle toujours une science humaine ? », in *Actes du Congrès Préhistorique de France, XXVI^e session*, Avignon, 2004.
- BÉGOUËN M. (1935), *Les Bisons d'argile*, Paris, Fayard.
- BOËTSCH G., FERRIÉ J.-N. (2000), « Construire la Préhistoire : une anthropologie de la communication de la science », in A. DUCROS et J. DUCROS (dir), *L'Homme préhistorique. Images et imaginaire*, Paris, L'Harmattan, p. 225-231.
- COHEN C. (1999), *L'Homme des origines. Savoirs et fictions en Préhistoire*, Paris, Le Seuil.
- COUEGNAS P. (1986), « Préhistoire et Récit "préhistorique" chez Rosny et Wells », *Europe : revue littéraire mensuelle*, 681/682, p. 18-29.
- COYE N. (2000), « En leur science et conscience. Vulgarisateurs et caution scientifique en Préhistoire au XIX^e siècle », in A. DUCROS et J. DUCROS (dir), *L'Homme préhistorique. Images et imaginaire*, Paris, L'Harmattan, p. 205-224.
- GALLAY A. (1995), « Archéologie et histoire : la tentation littéraire », in A. GALLAY (ed), *Dans les Alpes, à l'aube du métal : archéologie et bande dessinée*, Catalogue d'exposition *Le Soleil des morts : archéologie et bande dessinée*, Sion, sept. 1995-janv. 1996, Sion, Musées cantonaux du Valais, p. 9-22.
- GARCIA M.A., DUDAY H., COURTAUD P. (1990), « Les empreintes du Réseau Clastres », *Bulletin de la Société préhistorique Ariège-Pyrénées*, T. XLV, p. 167-174.
- GARDIN J.-C. (1995), « L'éloge de la littérature et ses ambiguïtés dans les sciences historiques », in A. GALLAY (ed), *Dans les Alpes, à l'aube du métal : archéologie et bande dessinée*, Catalogue d'exposition *Le Soleil des morts : archéologie et bande dessinée*, Sion, sept. 1995-janv. 1996, Sion, Musées cantonaux du Valais, p. 23-33.
- GEERTZ C. (1988), *Works and Lives : the Anthropologist as Author*, trad. fr. 1996, *Ici et Là-bas. L'anthropologue comme auteur*, Paris, Éditions Métailié.
- HOUOT A., GALLAY A. (1992), *Le Soleil des Morts*, Bruxelles, Le Lombard.
- LAHIRE B. (2005), *L'Esprit sociologique*, Paris, La Découverte.
- LE GALL O. (1984), *L'ichtyofaune d'eau douce dans les sites préhistoriques*, Éditions du CNRS, *Cahiers du Quaternaire* n° 8.
- STOCZKOWSKI W. (1995), « La science inénarrable », in A. GALLAY (ed), *Dans les Alpes, à l'aube du métal : archéologie et bande dessinée*, Catalogue d'exposition *Le Soleil des morts : archéologie et bande dessinée*, Sion, sept. 1995-janv. 1996, Sion, Musées cantonaux du Valais, p. 35-51.

TABORIN Y. (2004), *Langage sans parole. La parure aux temps préhistoriques*, Paris, La Maison des Roches.

VERNEAU Dr. (1890), *L'Enfance de l'Humanité*, t. 1, *L'Âge de la Pierre*, Paris, Hachette, coll. « Bibliothèques des Merveilles ».